



# La Marine nationale dans la

*Parler du rôle de la Marine dans la guerre d'Indochine, c'est évoquer les derniers moments d'une relation étroite entre la plus remarquable des colonies françaises et les marins. Ceux-ci, en effet, ont participé à sa conquête, son exploration et son administration au point qu'on a pu parler « d'Indochine des amiraux » pour souligner leur rôle. Mais si l'Indochine attire par son exotisme, son éloignement de la métropole la rend très vulnérable. Souffrant d'un manque patent d'effectifs, de matériels et d'infrastructures, la garnison française ne joue qu'un rôle passif pendant la seconde guerre mondiale.*

Le gouverneur vichyste de la colonie, l'amiral Decoux, doit accepter l'occupation japonaise en 1940, puis assister à la liquidation brutale de la souveraineté française lors du coup de force du 9 mars 1945. Malgré l'annonce de la reddition du Japon, les déclarations d'indépendance des nationalistes et des communistes vietnamiens ainsi que l'occupation de la péninsule par les Chinois au Nord et les Britanniques au Sud laissent mal augurer d'un retour au statu quo ante. Serait-ce la fin de la souveraineté française sur la « perle de l'Empire » ?

## Rétablissement de la souveraineté française (1945-1946)

Dès le mois d'août 1945, la nomination de l'amiral Thierry d'Argenlieu comme Haut-commissaire et la mise en place d'un Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient (CEFEO), commandé par le général Leclerc, montrent la détermination de la France à recouvrer ses territoires asiatiques. La composante navale du corps expéditionnaire rassemble les unités les plus modernes autour du

cuirassé *Richelieu*, ainsi qu'un corps de débarquement de 2.400 hommes créé pour l'occasion, la Brigade de fusiliers-marins d'Extrême-Orient (BMEO). Revenir en Indochine, c'est d'abord reprendre Saïgon, la porte d'entrée du pays. Le 3 octobre 1945, le *Richelieu* et le contre-torpilleur *Triomphant* remontent le Mékong et débarquent le commando *Ponchardier* dans la ville. La reconquête commence immédiatement avec pour priorité l'occupation du delta du Mékong, c'est l'opération « Moussac ». Dans ce milieu aquatique de rizières et de mangroves, les moyens amphibies de la flotte se révèlent indispensables pour contourner les obstacles routiers puis sécuriser la région à partir de postes fluviaux. Deux flottilles fluviales sont alors créées avec les moyens du bord (chalands à riz, jonques armées...) ou par l'achat de surplus britanniques à Singapour. Les Commandos marine, qui ont fait leurs preuves, se développent également. Sitôt la Cochinchine prise, l'opération « Bentré » est lancée pour reprendre pied au Tonkin, en particulier à Hanoï et son débouché maritime, le port de

Haiphong. Il faut noter que, faute d'infrastructures terrestres suffisantes, seul le transport maritime permet de tels mouvements stratégiques sur l'axe Nord-Sud, du delta du Mékong à celui de la Rivière Rouge, les deux centres économiques et démographiques du pays. « Bentré » mobilise donc l'essentiel des moyens navals du corps expéditionnaire, dont une flottille fluviale et la BMEO. L'opération est surtout rendue possible par les accords Sainteny-Ho Chi Minh, du 6 mars 1946, qui reconnaissent un Viêt Nam libre au sein de l'Union française. En fait, seules les troupes chinoises opposent une brève résistance au débarquement français, avant d'évacuer le pays. Commence alors un tête-à-tête entre la puissance coloniale et le Vietminh sur fond de négociations, rendues difficiles par la conception intransigeante de la souveraineté nationale des deux parties. Les indépendantistes refusent les contraintes de l'Union française, tandis que la remise en cause de l'unité du Viêt Nam par l'amiral d'Argenlieu sape la confiance. Dans toute l'Indochine, attentats et provocations se



# guerre d'Indochine, 1946-1954

multiplient et, le 20 novembre, la garnison française de Hanoï est assaillie dans ses casernes et la population française menacée. Un débarquement est opéré à Haïphong le 23, soutenu par le feu de la flotte qui provoque un nombre important de victimes. Les troupes Vietminh prennent alors le maquis : c'est le début de la guerre d'Indochine.

## Conflit oublié de la métropole, (1947-1949)

De 1947 à 1949, la guerre se fait sans beaucoup de moyens de part et d'autre. C'est le temps de la guerre des postes et des opérations relativement limitées. Sans grandes unités régulières, le Vietminh compte surtout sur le pourrissement de la situation. La France, quant à elle, fait une guerre d'expédients où prime la capacité d'adaptation. La Marine s'organise alors en fonction de deux missions principales. Les bâtiments de haute mer, composant la « Marine en blanc », sont chargés d'asphyxier le cabotage maritime du Vietminh, indispensable à l'organisation de ses réseaux et de son économie parallèle. Cette mission de surveillance maritime s'organise en trois secteurs, golfe du Tonkin, côte d'Annam et golfe du Cambodge, et aboutit à de nombreuses saisies ou destructions

(30.000 jonques ou sampans de 1948 à 1952), sans qu'on puisse cependant établir leur impact réel sur l'effort de guerre global de l'adversaire. La « Marine en kaki », pour sa part, conduit la guerre dans le bassin des grands fleuves où sont concentrés l'essentiel de la population et la production de riz du pays. Créées à partir de 1947, les Divisions navales d'assaut (Dinassaut) représentent le mieux l'effort d'adaptation de la Marine aux conditions particulières du conflit. Réunissant des flottilles d'engins amphibies et une compagnie d'infanterie ou un Commando, elles sont très appréciées grâce à leur facilité d'évolution et leur puissance de feu. Enfin, le théâtre asiatique donne aussi l'occasion à la Marine nationale de se remettre à niveau dans le domaine de l'aéronautique embarquée, qui a révolutionné la guerre navale durant le précédent conflit mondial. Les porte-avions *Dixmude* et *Arromanches*, cédés par la Grande-Bretagne, permettent de tester l'usage des flottilles de bombardement en condition de guerre. La capacité à durer au loin en opération est démontré. Le soutien apporté aux forces éloignées des principales bases aériennes par un groupe aéronaval circulant librement le long des côtes est très apprécié. Ce satisfecit ne doit cependant pas faire oublier les limites de l'enga-

gement de la flotte, notamment du point de vue logistique, en l'absence de base navale digne de ce nom en Indochine. Il est vrai que, vu de la rue Royale (1) à Paris, ce conflit lointain et à l'objectif incertain est ressenti comme un fardeau consommateur de ressources qui grève la modernisation de la flotte. L'intensification des opérations au tournant de l'année 1950 impose cependant un effort accru à toutes les composantes du CEFEQ.

## Intensification du conflit (1950-1953)

Tels des coups de gong sonnante le glas de la présence française, trois évène-



Guide des jonques d'Indochine, SHD, Vincennes



*Manuel des mines et pièges  
d'Extrême-Orient,  
SHD Vincennes*

seur *Duguay-Trouin* brisent net l'assaut ennemi sur Tien-Yen. De nombreuses petites opérations amphibies sont aussi conduites, en va-et-vient, le long du littoral avec la coopération d'unités de l'armée de Terre. Même si elles ne rencontrent pas d'opposition sur le rivage, elles permettent de mettre en place la doctrine des opérations combinées et constituent une

ments font basculer une guerre jusque-là indécise : l'unification de la Chine par Mao, en octobre 1949 ; le déclenchement de la guerre de Corée, en juin 1950 ; la défaite retentissante de la RC4, en octobre 1950. La guerre change alors de nature pour s'inscrire dans la guerre froide avec pour principale conséquence que le CEFEQ bénéficie désormais de l'aide américaine, tout comme le Vietminh bénéficie de celle du bloc communiste pour former un corps de bataille bien armé. Les combats s'intensifient au rythme annuel d'une ou plusieurs offensives au Tonkin.

Dans ce nouveau contexte, la Marine nationale intervient partout où elle peut trouver de l'eau pour porter ses navires, multipliant les opérations fluviales ou amphibies. Ses unités apportent souvent une puissance de feu décisive, comme en décembre 1950 où les huit canons de 155 mm du croi-

érations combinées et constituent une étape importante vers la coopération interarmées. Ces opérations sont d'un si bon rendement que le général Navarre envisageait, pour l'année 1954, de passer à la défensive dans le Tonkin pour donner la priorité à l'occupation progressive de la côte d'Annam. Les tactiques du Vietminh se durcissent cependant. Il organise le long des fleuves des embuscades de plus en plus élaborées, avec une puissance de feu accrue, jusqu'à l'emploi de canons sans recul. Les mines fluviales deviennent une telle menace qu'il faut désormais organiser des convois et draguer les eaux devant eux. Cependant, à la fin du conflit, les combats se déplacent dans les régions montagneuses du Tonkin, loin des bassins fluviaux. Des camps retranchés sont organisés à Na San, en 1952-53, puis à Diên Biên Phu, en 1953-54. La Marine participe encore

à ces combats par l'engagement remarquable de son aéronautique navale. Celle-ci bénéficie des livraisons de matériels américains, les porte-avions *Bois-Belleau* et *La-Fayette*, ainsi que des chasseurs Corsair et Hellcat. Ces derniers, bien que déjà dépassés, restent très efficaces dans leur mission d'appui-feu. Enfin, les avions de patrouille maritime Privateers sont utilisés comme bombardiers stratégiques contre les lignes de communication adverses. Après la fin des combats et la scission du Viêt Nam en deux, selon les accords de Genève du 21 juillet 1954, la flotte française évacue encore un million de réfugiés fuyant le Nord, parfois partis en mer sur des radeaux de fortune, préfigurant les « boat people ».

Ainsi, la Marine s'est illustrée dans une grande variété de missions : la projection de force, l'appui-feu, la guerre amphibie, le combat terrestre et fluvial. Au prix de la vie de 98 officiers, 183 officiers-mariniers et 816 marins, elle a fait provision de riches expériences opérationnelles, dont certaines sont vite oubliées (les Dinassaut) et d'autres, au contraire, marquent une étape fondatrice pour ses composantes actuelles, tels les Commandos, la force amphibie et le groupe aéronaval.

**Professeur Dominique Guillemain,  
Chargé de recherches au Service  
historique de la Défense**

(1) Siège de l'état-major de la Marine